

«À Al Mowafaqa, je sens que je grandis»

Nouveau témoignage cette semaine d'une étudiante partie suivre un cursus de plusieurs mois à l'Institut œcuménique de Théologie Al Mowafaqa, à Rabat (Maroc), avec le soutien financier du Défap. Après Marysol, étudiante à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, voici Ewa. Elle évoque des découvertes qui vont bien au-delà du cadre universitaire : une mise en dialogue au quotidien des cultures et des religions, une véritable expérience de vie.



Ewa en compagnie d'une autre étudiante de l'Institut Al

Mowafaqa : Sœur Aimée © Ewa pour Défap

Qu'est-ce qui vous a incitée à suivre ce cursus à l'Institut œcuménique de théologie Al Mowafaqa ?

Ewa : Je suis sculpteur de profession. J'ai déjà deux diplômes en art. J'avais décidé de suivre des études en théologie pour approfondir et conjuguer différentes manières de servir le Seigneur dans ma vie professionnelle, ce qui m'a poussée à m'inscrire en licence à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg. Au bout de trois semestres, je me suis rendue compte que j'avais besoin de retrouver un côté plus humain, plus ouvert et en dialogue avec des croyants et des non croyants de différentes communautés. Et j'ai appris que j'avais la possibilité de le faire au Maroc.

Je suis d'origine polonaise ; et en Pologne, pays majoritairement catholique, les aspects interculturels et interreligieux sont peu présents, ce qui me manquait. Dans ma manière de témoigner à travers l'art, où je m'exprime par les couleurs et par les formes, j'ai trouvé une façon d'intégrer les regards des autres cultures, et notamment des cultures d'Afrique. Il y a là un regard différent de ce que l'on peut trouver à travers l'art que nous connaissons en Europe. Ce cursus à Al Mowafaqa représentait précisément une ouverture dont j'avais besoin par rapport aux études que je suivais à Strasbourg, qui sont d'un format plus universitaire.

Qu'avez-vous découvert ?

Les professeurs sont très variés, ce qui permet, à chaque cours, de découvrir une problématique à travers le parcours d'une personne qui la connaît bien. Par exemple, pour le cours « Histoire et anthropologie de l'islam », la professeure venait du Maroc, elle était baignée dans la culture marocaine : c'était magnifique de voir ces relations étroites entre la matière enseignée, et l'histoire personnelle de la personne qui donnait le cours. Les professeurs sont aussi plus faciles d'accès qu'à l'université, ce qui permet, en échangeant avec

eux, de découvrir le parcours et la vision du monde de personnes venant du Cameroun, du Rwanda (mais habitant en Belgique), ou du Sénégal, ou du Maroc (mais avec des racines berbères)... À Al Mowafaqa, on apprend à mieux comprendre les autres : on découvre non seulement des thématiques, mais des personnes avec leur histoire et leur vécu. Je ne m'attendais pas à trouver une telle densité d'humanité. On se rend compte que si l'on fait de telles études, c'est aussi pour comprendre ce qui fonde l'humanité et notre relation avec Dieu.

On travaille souvent en groupe – et les groupes aussi sont très variés. Il y a une grande diversité d'histoires personnelles parmi les étudiants de ce Certificat ; une grande diversité de contextes culturels, d'âge (de moins de 20 ans à plus de 70) : c'est comme si on était tout un petit village, où se retrouvent toutes les générations. On échange, on mange ensemble, on parle de nos vécus ; ce sont des moments importants et qui ajoutent quelque chose, qui permettent de se parler en vérité. À Al Mowafaqa, je sens que je grandis ; que je vis là une étape de ma vie dont je sortirai avec un beau bagage. J'entends des témoignages de participants qui sont des gens engagés (pour les droits de l'homme, pour les réfugiés...), et qui apprennent ici des choses qu'ils pourront mettre directement en lien avec leur engagement. Je suis aussi touchée par le parcours de personnes que je rencontre, et qui ont donné toute leur vie à l'Église, des pasteurs, des frères ou des sœurs... Je sens véritablement ici que nous sommes tous ensemble le corps de Christ, tout en étant tous très différents.



Tous différents, mais marchant dans la même direction © Ewa pour Défap

Que vous apporte cette expérience à titre personnel ?

Sur le plan universitaire, les cours suivis ici me permettent

de valider mon quatrième semestre. Et j'ai aussi décidé de suivre deux cours supplémentaires et de faire un mémoire pour valider la totalité du Certificat Al Mowafaqa. J'ai pris confiance pour parler en public : pour moi, ce passage à Al Mowafaqa, c'est comme une porte qui s'ouvre.

Le matin, nous avons un temps de prière : un membre du groupe choisit de raconter une histoire biblique. Pour ma part, j'ai proposé un clin d'œil artistique, et les autres étudiants m'y ont encouragée, connaissant mon parcours. J'ai choisi une thématique : la différence entre un vagabond, qui va sans but, et un pèlerin, qui marche avec Dieu et se laisse guider. Pour l'illustrer, j'ai pris l'empreinte des pieds de chaque participant. Je me suis retrouvée avec les empreintes d'une trentaine de pieds, qui m'ont servi à illustrer le fait que nous marchons tous dans la même direction. Venus de différents milieux, issus de différentes théologies, nous allons vers le même but... J'ai aussi été invitée par l'Institut à faire un témoignage artistique le 2 mai, pour montrer comment je parle de ma foi à travers mon art.

J'apprécie énormément d'étudier des sujets comme le dialogue islamo-chrétien ou l'histoire de l'islam, d'apprendre l'arabe, dans un pays de culture musulmane : on a tellement besoin aujourd'hui d'apprendre à nouer ou à rétablir le dialogue, à respecter l'autre... Et venir faire ces études ici, au Maroc, en m'éloignant de ma vie quotidienne, me permet de prendre de la distance par rapport à ma propre vie et à mon propre parcours. C'est toujours bien de s'éloigner ainsi, pour mieux voir dans quelle direction on aimerait aller. Je me rends compte aussi de l'étendue des choses que je ne connais pas encore ; et qu'il est important de s'accorder la liberté de dire : je ne sais pas. On peut apprendre toute la vie à condition de ne pas être figé, et d'accepter de s'ouvrir à des choses nouvelles ; mais pour autant, il ne faut pas oublier qui l'on est, d'où l'on vient et ce que l'on peut apporter aux autres.

Que pourriez-vous dire à un étudiant français pour

l'encourager à venir à l'Institut œcuménique de théologie Al Mowafaqa ?

Je lui dirais qu'ici, il ne va pas découvrir seulement un pays et une culture, mais aussi se découvrir lui-même. Pour marcher sur l'eau, il faut d'abord sortir du bateau. Très souvent, on attend des miracles dans sa vie, mais sans être prêt à prendre des risques. On ne peut pas passer sa vie à aller toujours tout droit ; il faut prendre le temps d'aller à droite ou à gauche pour découvrir.

Adrien Franck Mougoué et la «mission inversée»

En ce mois d'avril dans « Courrier de mission », Guylène Dubois a reçu Adrien Franck Mougoué. Étudiant en histoire des religions à l'université de Douala, au Cameroun, il effectue un séjour d'une année en France pour des recherches dans le cadre d'une thèse sur l'implantation de communautés de l'Église presbytérienne camerounaise en France, et Suisse et en Belgique. Issue des missions occidentales (en l'occurrence, de la Mission Presbytérienne Américaine), l'EPC développe ainsi en retour une activité missionnaire en Europe. Mais ce projet missionnaire faisait-il déjà partie des préoccupations des Camerounais venus en Europe ? Peut-on véritablement parler aujourd'hui d'une « mission inversée » ?



Adrien Franck Mougoué lors de l'enregistrement du numéro d'avril de « Courrier de mission » dans les locaux de Radio FM+, à Montpellier © Radio FM+ / Défap

Vous avez peut-être eu l'occasion d'entendre [Adrien Franck Mougoué](#) lors de la [première session des « Jeudis du Défap »](#), le 4 avril dernier : consacrée aux relations complexes et aux mouvements de personnes entre Églises d'Afrique et de France, que ce soit côté catholique ou côté protestant, elle posait la question de l'existence, à travers ces échanges, d'une « mission inversée ». Vous l'avez peut-être aussi croisé [le 18 avril lors du webinaire de la CLCF](#) (la Centrale de Littérature Chrétienne Francophone) sur « Les communautés chrétiennes de l'Église presbytérienne camerounaise en Europe ». Ce dimanche 21 avril, il était l'invité de Guylène Dubois pour l'émission mensuelle du Défap, « Courrier de mission », diffusée sur Fréquence protestante et coproduite avec Radio FM+.

Étudiant en histoire des religions à l'université de Douala, au Cameroun, Adrien Franck Mougoué effectue un séjour d'une année en France, en bénéficiant d'un soutien financier du Défap, dans le cadre de recherches pour une thèse sur l'implantation de communautés de l'Église presbytérienne camerounaise en France, et Suisse et en Belgique. Une

implantation qui a suivi le mouvement des migrations de Camerounais vers l'Europe et les pays francophones, mais qui n'obéissait pas forcément à un projet préexistant de l'EPC : comme Adrien Franck Mougoué a pu le constater au cours de ses recherches, l'apparition de ces communautés a pu se faire sans que les dirigeants de l'EPC au Cameroun en aient véritablement conscience. Et leur existence même a d'ailleurs fini par se traduire par des problèmes structurels au sein de l'Église presbytérienne camerounaise, laquelle a fini par se doter d'un « consistoire Europe » pour tenter de rassembler ces communautés nées de manière indépendante.

Adrien Franck Mougoué et la « mission inversée »

Courrier de Mission

Émission du 21 avril 2024 sur Fréquence Protestante

Des communautés liées à une langue et à une région

Pour Adrien Franck Mougoué, ces travaux de thèse s'inscrivent dans la continuité de ceux qu'il avait lancés depuis plusieurs années sur l'EPC, Église à laquelle il avait déjà consacré un mémoire en 2015 ; mais il s'agissait alors pour lui d'étudier les phases du développement de l'EPC au Cameroun. Au fil de ses recherches, il a découvert, comme il le dit lui-même, « plusieurs pans méconnus de l'histoire de l'EPC » : une histoire complexe qui s'inscrit dans le riche contexte du protestantisme camerounais.

Le Cameroun est un pays qui pourrait être un continent. Plus de 200 ethnies et autant de langues, réparties dans des milieux naturels très contrastés : c'est une « Afrique en miniature », comme on l'entend parfois dans la bouche de Camerounais. Dans ce paysage fourmillant, le protestantisme s'est implanté de longue date, apportant l'Évangile dès le XIX^{ème} siècle, avec tout d'abord les baptistes, incarnés par le Jamaïcain Joseph Merrick et l'Anglais Alfred Saker. Ils ont

été suivis par les presbytériens américains, puis par des arrivées successives de missionnaires d'Europe, dont ceux de la Société des Missions Évangéliques de Paris. Les protestants ont construit les premières écoles, les premiers hôpitaux, la première université : l'Université protestante d'Afrique centrale, à Yaoundé. Sa faculté de théologie, où se retrouvent de futurs pasteurs, mais aussi des étudiants catholiques ou musulmans, accueille aujourd'hui dans une perspective interdénominationnelle des étudiants venant de différents pays des sous-régions d'Afrique Centrale et de l'Afrique de l'Ouest. C'est dans une école protestante qu'a été composé l'hymne national camerounais ; et il n'est pas rare de voir en pleine ville des panneaux publicitaires affichant des versets bibliques pour le compte de telle ou telle Église.



Guylène Dubois avec Adrien Franck Mougoué dans les locaux de Radio FM+, à Montpellier © Radio FM+ / Défap

Le protestantisme camerounais porte aussi l'héritage des missionnaires successifs qui ont fondé autant d'Églises dans les diverses régions du pays : à l'ouest les baptistes, au nord les luthériens, au sud la mission américaine... Une géographie dont l'évolution se poursuit avec la croissance plus récente d'Églises pentecôtistes qui font concurrence aux

Églises dites « historiques ». À ces lignes de partage s'en ajoutent d'autres, parfois internes aux Églises, en fonction des ethnies, créant de sensibles jeux d'équilibre, voire des conflits, dans la gestion des diverses instances ecclésiastiques. Une situation qui n'est pas propre aux Églises, dans un pays où structures étatiques et structures traditionnelles se superposent sans s'opposer, où l'on peut retrouver des héritiers des dynasties royales, des lamibé ou des sultans, en poste dans des ministères à Yaoundé. À cela s'ajoute encore le poids de l'histoire : la division entre Cameroun francophone et Cameroun anglophone, héritage des colonies allemandes passées sous mandat français et britannique à l'issue de la Première Guerre Mondiale...

L'Église presbytérienne camerounaise, objet des recherches d'Adrien Franck Mougoué, est bien représentative de cette histoire complexe. Issue des missions occidentales (en l'occurrence, de la Mission presbytérienne américaine), elle s'est peu à peu rendue autonome de ses « pères fondateurs » ; on aurait pu penser qu'à l'étranger, elle créerait des communautés plus facilement aux États-Unis, mais c'est en fait plutôt dans les pays francophones d'Europe que des rejetons de l'EPC sont apparus. Suivant en cela les parcours individuels de Camerounais venus s'installer d'abord en France, puis en Belgique et en Suisse, avant de tenter de se regrouper par familles, puis de s'organiser pour retrouver une vie communautaire et spirituelle proche de celle qu'ils connaissaient dans leur région d'origine. C'est le parcours de ces différentes communautés, liées avant tout à une région et à une langue, voire à un village, qu'Adrien Franck Mougoué tente de retracer dans ses travaux.

Réformer l'Église en vue de sa mission

Le Synode national de l'Église protestante unie de France accueillera du 8 au 11 mai 2024 à Toulon, 200 délégués et invités.



© EPUdF

Outre l'examen des différents rapports annuels, le Synode poursuivra son travail sur le thème « Mission de l'Église et ministères » avec l'équipe des rapporteurs nationaux.

Depuis 2021, le Conseil national a initié ce processus synodal courant sur plusieurs années :

- Dans un premier temps, allant jusqu'au Synode national 2022, il s'est agi de discerner une vision globale et de grandes orientations associées.

- Dans un second temps, il s'agit maintenant de réformer l'Église en vue de sa mission. À cette fin, toutes les paroisses ont participé à la réflexion et transmis leurs avis. Les retours de leurs travaux ont fourni un point de départ aux échanges des neuf synodes régionaux qui se sont tenus à l'automne 2023. Chacun de ces synodes a alors élaboré et voté un document exprimant son avis sur le sujet. Ces avis rassemblés sont à la base du texte proposé aux débats du synode national.

Cette session sera donc particulièrement importante, car elle décidera des grandes orientations de la vie de l'Église pour les prochaines années, des ministères et de la formation. La pasteure Sibylle Klumpp, présidente du Conseil régional PACCA, sera la modératrice de cette session et conduira les travaux de cette assemblée composée de deux cents délégués et invités réunie au Palais du commerce et de la mer à Toulon.

La pasteure Marie Odile Wilson assurera l'aumônerie avec une équipe de musicien et le culte final qui aura lieu le samedi 11 mai 2024 à 10 h 30 au temple protestant, 22 rue Picot à Toulon où seront accueillis neufs nouveaux pasteurs reconnus au service de l'Église protestante unie de France.

Décryptage des temps forts de ce synode, lors de l'émission « Escale protestante » proposée sur RCF par les Églises protestantes du Var : présentation par la pasteure Silvia Ill et par Corinne Bianquis, membre du conseil presbytéral de l'Église unie de France à Toulon.

Nord Kivu : l'école reste un droit, malgré les combats

Alors que les combats en République démocratique du Congo ont forcé des millions de personnes à fuir, notamment dans l'Est du pays, l'ampleur de la crise humanitaire reste méconnue, et les moyens insuffisants devant la multiplicité des besoins. Au-delà du manque de vivres, l'un des domaines où les manques sont les plus criants, c'est celui de l'éducation. Or les enfants déplacés et déscolarisés courent le risque d'être recrutés par des groupes armés pour devenir des enfants soldats. Dans la banlieue de Goma, l'ECC Nord-Kivu, branche locale de l'Église du Christ au Congo, s'efforce d'organiser des sessions de rattrapage pour des élèves du principal camp de déplacés, celui de Kanyaruchinya. Ce projet a obtenu un soutien financier via le Défap et Solidarité protestante.



Des tentes de déplacés ayant fui les combats, dans la banlieue de Goma © Défap

Près de 7 millions de déplacés à l'intérieur du même pays. C'est le bilan, terrible, établi en octobre 2023 par l'Organisation internationale pour les migrations (OIM), qui tentait alors d'évaluer l'impact sur la population civile des conflits en République démocratique du Congo (RDC). C'est aussi la dernière évaluation chiffrée dont on dispose à ce jour, mais elle est certainement déjà dépassée par la poursuite des violences dans l'Est du pays. Ce bilan est à mettre en rapport avec les dimensions de l'État : plus grand pays d'Afrique francophone, la RDC a une superficie comparable à celle de l'Europe occidentale. C'est aussi un pays richement doté en ressources naturelles exceptionnelles : cobalt, cuivre, diamants et « terres rares » comme le coltan, crucial pour produire des smartphones ; sans compter une faune et une flore exceptionnelles, la RDC comptant sur son sol la deuxième plus grande forêt tropicale du monde. Mais toutes ces

ressources profitent peu à la population, et elles sont même une malédiction : elles sont les enjeux de tous les conflits. En dépit – ou à cause – de toutes ces richesses, la RDC figure parmi les cinq nations les plus pauvres du monde. En 2023, environ 74,6% des Congolais vivaient avec moins de 2,15 dollars par jour. Environ une personne sur six vivant dans une extrême pauvreté en Afrique subsaharienne habite en RDC.

L'Est du pays fait partie des régions les plus instables. Depuis fin 2021, la situation sécuritaire s'est gravement détériorée dans les provinces du Nord-Kivu et de l'Ituri, où des milliers de personnes ont dû fuir les affrontements entre l'armée congolaise et des groupes armés. Régulièrement, les combats entre les rebelles du M23 et des groupes armés pro-gouvernementaux se rapprochent de Goma, ville de plus d'un million d'habitants située tout près de la frontière rwandaise. C'est là que se trouvent rassemblés une grande partie des déplacés fuyant les violences, dans des camps dont les plus anciens sont devenues de vraies villes de tentes, comme celui de Kanyaruchinya.

L'éducation, grande oubliée de la crise humanitaire

Les besoins y sont immenses, et les ressources apportées par les institutions internationales insuffisantes : la crise humanitaire de RDC est largement ignorée sur la scène internationale. Les Églises sur place tentent de pallier le manque de moyens. C'est le cas de l'ECC (Église du Christ au Congo), principale dénomination protestante du pays, très présente sur l'ensemble du territoire de RDC et très structurée. Au cours de l'été 2023, le Défap, avec la plateforme Solidarité protestante, avait déjà apporté son soutien à l'ECC pour des distributions de vivres et de produits d'hygiène dans le camp de Kanyaruchinya. À présent, l'ECC s'efforce de répondre à d'autres besoins : ceux des élèves déscolarisés.

Car même quand l'aide internationale arrive, même quand des distributions alimentaires peuvent être organisées, ce soutien va difficilement au-delà. Dans les camps autour de Goma, les enfants se retrouvent sans prise en charge éducative. Les écoles manquent (beaucoup sont occupées par des rebelles) et les parents, qui ont tout perdu, n'ont plus de quoi payer les frais de scolarité. Or l'éducation est un droit, comme le rappelle l'Unicef : elle figure à l'article 28 de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant. Et en RDC, l'absence de prise en charge scolaire des enfants déplacés de guerre les expose au risque d'être recrutés par l'un ou l'autre groupe armé et de devenir des enfants soldats.

Voilà pourquoi la branche locale de l'Église du Christ au Congo, l'ECC Nord-Kivu, a décidé d'organiser des sessions de rattrapage. Elle a choisi de se concentrer sur des groupes de lycéens de Terminale, pour leur permettre d'aller jusqu'au bout de leur scolarité et de se présenter aux épreuves du Baccalauréat. Un projet qui a obtenu un soutien financier via le Défap et Solidarité protestante. Pour le mener à bien, il s'agit tout d'abord d'apporter une aide alimentaire aux élèves ; ensuite, d'assurer une session de rattrapage scolaire de qualité. Les jeunes participants de ce programme d'aide seront ainsi rassemblés quotidiennement en trois groupes, en fonction des trois filières les plus suivies : « Pédagogie générale », « Techniques sociales » et « Agronomie / Biochimie ». Et ils pourront étudier, sous la responsabilité d'une équipe de neuf enseignants constituée pour l'occasion, soit dans une chapelle, soit dans des salles de classe d'écoles proches du camp de Kanyaruchinya.



Des élèves en RDC © Défap

Solidarité Protestante : être solidaire dans les situations d'urgence

Solidarité Protestante est une plateforme au sein de la Fondation du Protestantisme sollicitée pour mobiliser, sensibiliser et récolter des fonds afin de manifester l'action solidaire du monde protestant dans des situations d'urgence ou de crises internationales. Le comité de cette plateforme est piloté par la Fondation du Protestantisme et la Fédération protestante de France qui s'entourent d'ONG et d'institutions chrétiennes expertes dans l'aide humanitaire d'urgence et de crise. Le Défap fait partie de ces institutions. Pour chaque situation, les opérateurs sont choisis par l'ensemble du comité en fonction de l'analyse faite et des demandes parvenues au comité.

La théologie interculturelle, entre Bossey, Yaoundé et Montpellier

Durant le mois de janvier 2024, Jean-Patrick Nkolo Fanga, Recteur de l'Institut supérieur presbytérien Camille-Chazeaud et professeur de théologie pratique, pasteur de l'Église presbytérienne camerounaise, a eu l'occasion de réaliser des projets de collaboration dans le cadre de la théologie interculturelle grâce au soutien du Défap. Tout d'abord en Suisse, à l'Institut œcuménique de Bossey ; puis à l'Institut protestant de théologie, faculté de Montpellier. Il raconte.



Jean-Patrick Nkolo Fanga © DR

Durant le week-end du 19-20 janvier 2024, je suis intervenu en binôme avec Madeleine Wieger (Université de Strasbourg) dans le cadre de la formation à la théologie interculturelle organisée à l'Institut œcuménique de Bossey par plusieurs institutions académiques (IPT, Bossey) et inter-ecclésiastiques (Défap, DM).

Il s'agissait de partager avec les participants diverses perspectives culturelles au sujet de l'Église et des ministères sous le prisme des ministères de guérison. Didier Halter de l'Office protestant de la formation des Églises de Suisse romande animait cette session.

Quelques jours plus tard, je participais à une séance de

Master animée par Christophe Singer sur la conversion à l'IPT de Montpellier. J'ai partagé avec les participants les enjeux et défis de la conversion en contexte africain. L'inverse avait eu lieu en novembre 2023 où, grâce au Défap, j'avais accueilli Christophe Singer à Yaoundé puis à Foulassi (sud Cameroun) pour intervenir dans deux cours que j'anime, l'un en théologie pastorale, l'autre au sujet de l'évangélisation. Christophe a eu la possibilité de partager avec nous ses réflexions comme théologien français.

Donner des clés d'interprétation et de compréhension



Une session de la première formation à la théologie interculturelle donnée à l'Institut œcuménique de Bossey © Gloria Koymans/COE

L'arrière-plan culturel des peuples d'Afrique est marqué par la reconnaissance des interactions entre le monde spirituel et le monde temporel ce qui influence le discours théologique et les pratiques ecclésiales.

« Prends garde à ton pied, lorsque tu entres dans la maison de Dieu ; approche-toi pour écouter, plutôt que pour offrir le sacrifice des insensés, car ils ne savent pas qu'ils font mal. Ne te presse pas d'ouvrir la bouche, et que ton cœur ne se hâte pas d'exprimer une parole devant Dieu ; car Dieu est au ciel, et toi sur la terre : que tes paroles soient donc peu nombreuses. Car, si les songes naissent de la multitude des occupations, la voix de l'insensé se fait entendre dans la multitude des paroles ».

Ecclésiaste 5. 1-3



Ce texte nous exhorte à être prudents dans nos prières ; on peut si facilement faire des promesses à Dieu et ne pas être en mesure de les tenir.

On peut aussi multiplier les vaines paroles, en espérant que leur nombre produira de l'efficacité. Avant d'enseigner le « Notre Père » à ses disciples, Jésus leur a fait une recommandation et une promesse : « En priant, ne multipliez pas de vaines paroles, comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. Ne leur ressemblez pas ; car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez ». (Matthieu 6. 7-8).

Ce texte est donc un guide pour notre relation avec Dieu ; mais il peut être intéressant de l'appliquer à notre relation avec notre prochain, qui a été créé à l'image de Dieu.

□ *La relation à l'autre est fragile*

Il y a d'abord une mise en garde « prends garde à ton pied » ; la relation à l'autre est fragile. Il faut être prudent. On peut si facilement faire du mal sans s'en rendre compte, et se conduire comme un insensé.

Ensuite, il faut écouter. Il faut beaucoup plus d'énergie pour écouter que pour parler : se forcer à ne pas réagir, gérer la multitude des pensées qui nous assaillent et nous distraient ; nous centrer sur ce que l'autre exprime, ce qu'il dit, et peut-être ce qu'il ne dit pas.

Ce message de l'Ecclésiaste revêt un caractère particulier à l'époque des réseaux sociaux.

On nous a appris à l'école à écrire des rédactions, à faire des analyses de textes, à rédiger des dissertations. Il fallait réfléchir avant d'écrire ou de parler, et structurer sa pensée. Mais ça, c'était avant !

Nous assistons depuis quelques années à un déferlement de hevel, mot hébreux qui signifie fumée ou buée, et qui est souvent traduit par « vanité » au début de l'Ecclésiaste (le fameux « vanité des vanités, tout est vanité »).

□ *Dans le silence et l'écoute...*

Les réseaux sociaux sont le monde du hevel ; la vanité de la parole creuse ; l'inconsistance de la buée (qui disparaît au moindre rayon de soleil) ; le brouillard de la fumée et son enfumage permanent.

« Je twitte, donc je suis », se dit l'internaute. Il ne connaît rien, mais a un avis sur tout. Il ne sait pas débattre, alors il insulte. Il est incapable de gérer sa frustration, alors il menace ou il harcèle.

Derrière son écran, et souvent de façon anonyme, il se croit le maître du monde, alors qu'il n'est qu'un insensé.

Dans ce tohu-bohu de la fausse communication, avec des réseaux sociaux devenus asociaux, il est important pour le croyant de se mettre à l'écoute de son Dieu. Nous avons une bonne nouvelle à annoncer. C'est dans le silence et l'écoute que nous serons équipés pour le faire.

Nous pourrons ensuite aller vers le prochain, non pour le noyer de paroles, mais pour l'écouter et partager avec lui le cœur de notre foi : Jésus-Christ, fils de Dieu sauveur.



Prière

Seigneur, dans le brouhaha de ce monde,
aide-nous à être des témoins, qui ne
prononcent pas de vaines paroles, mais
qui commencent par écouter, toi d'abord,
et ensuite le prochain que tu mets sur
notre chemin.

Retour en RDC

Basile Zouma, Secrétaire général du Défap et Jean-Pierre Anzala, Responsable de l'Échange théologique, se sont rendus au cours du mois de février 2024 en République Démocratique du Congo, pour rencontrer les partenaires sur place, après trois ans sans visite du Défap. Des partenaires nombreux (pas moins de six universités protestantes) et une Église qui est un

poids lourd du protestantisme francophone : l'Église du Christ au Congo (ECC). Ils racontent.



Olivier Abel, professeur de théologie, lors d'un séjour en RDC avec le Défap, visitant à Bukavu l'un des projets soutenus par le Service protestant de mission : des cultures de plantes médicinales © Défap

Nous sommes arrivés en République démocratique du Congo le 7 février 2024, exactement à la date où les médias annonçaient l'offensive du M23 vers Goma. Même si l'armée congolaise et ses alliés tentaient de contenir cette avancée sur la capitale provinciale, les nouvelles étaient alarmantes. Nos collègues, parents et amis nous envoyaient des messages préoccupés et affolés concernant notre déplacement en RDC.

À notre arrivée, force était de constater que la capitale était calme et que la vie quotidienne poursuivait son cours avec les embouteillages habituels et réputés de Kinshasa. Il nous a semblé qu'au lendemain des élections, la population s'intéressait davantage aux futures nominations provinciales et nationales qu'elle ne vivait dans la crainte d'une invasion militaire.



Vue d'une rue à Kinshasa © Défap

Ces rencontres nous ont permis de nous rendre compte de réalités concrètes sans l'interférence médiatique.

Les facultés de théologie font face à de réelles difficultés. Le matériel et l'immobilier se dégradent, parfois le nombre d'inscrits diminue. La réalité économique et sociale du pays dans son ensemble est difficile mais il y a un véritable dynamisme de la population pour l'initiative économique, les initiatives sociales et pour la formation sous toutes ses formes.

Un avenir en commun



La RDC, un géant du christianisme francophone : vue d'un culte dans une Église de l'ECC © ECC

Pour ce dernier point, le Défap se révèle être un partenaire ancien, reconnu et recherché pour ses expertises par les partenaires que nous avons visités.

Ces expertises identifiées permettent d'orienter les relations de l'économique et du financier vers une vraie réciprocité dans la formation théologique, vers une réciprocité en matière de recherche et de partage des connaissances et des mobilités. Il s'agit maintenant davantage de s'enrichir mutuellement des approches contextuelles des Écritures.

Il s'agit surtout de mettre ensemble les richesses de la recherche théologique du Sud et du Nord pour produire plus de richesse et une richesse commune.

Le Défap ne peut qu'encourager le dynamisme que nous avons constaté pour une formation de qualité, pour un renouvellement du corps professoral hautement formé. La formation théologique

des femmes est particulièrement mise en avant par le Défap. Elle est vectrice de transformation ecclésiale, sociale et personnelle.

Nos déplacements et rencontres nous servent à inventer ensemble un avenir commun.

*Basile Zouma, Secrétaire général du Défap
et Jean-Pierre Anzala, Responsable de l'Échange théologique*



Vue du campus de l'UPC © Défap

Le Défap en RDC

Le Défap travaille en lien avec ces universités protestantes, qui toutes comportent une faculté de théologie :

- *L'Université protestante au Congo (UPC) à Kinshasa ;*
- *L'Université libre des Pays des grands lacs (ULPGL) à Goma et à Bukavu ;*
- *L'Université évangélique en Afrique (UEA) à Bukavu;*

- L'Université de l'Alliance chrétienne (UAC) à Boma ;
- L'Université presbytérienne du Congo (UPRECO) à Kananga.

Le Défap échange avec les facultés de théologie partenaires en République démocratique du Congo notamment par l'envoi de professeurs et l'accueil de chercheurs en congé-recherche. Il finance par ailleurs des bourses pour des étudiantes dans plusieurs universités, pour aider à promouvoir la place de la femme.

À Bukavu, il soutient un projet de santé communautaire autour de la culture de plantes médicinales (photo d'ouverture)– des plantes aux vertus traditionnellement reconnues, oubliées ces dernières années, mais que ce projet contribue à réhabiliter.

À Bukavu et à Goma



Remise des diplômes en décembre 2021 aux participants à la formation continue sur « Église et leadership » à l'ULPGL © ULPGL

Le Défap [propose des bourses](#) pour permettre à des jeunes femmes de poursuivre des études supérieures en théologie à l'Université libre du Pays des grands lacs, de manière à

former de futures cadres de l'Église du Christ au Congo (ECC), principale dénomination protestante en RDC. Il soutient aussi un projet de l'ULPGL visant à promouvoir l'usage des plantes, à la fois pour l'alimentation et pour leurs vertus médicinales. Le Défap a également soutenu ces dernières années un projet de l'Église 5e CELPA UZIMA : [des micro-crédits pour aider des femmes dans leurs petits commerces](#), nécessaires à la survie de leur famille.

À Kananga



*Un des bâtiments de l'UPRECO équipé de panneaux photovoltaïques
– projet soutenu par le Défap © Défap*

Le Défap s'efforce [d'améliorer les conditions de travail des étudiants de l'UPRECO](#). Il a aidé à financer l'électrification de bâtiments universitaires, notamment d'un amphithéâtre ; et sa bibliothèque a reçu un soutien via la Centrale de littérature chrétienne francophone.

Parallèlement, le Défap est engagé de longue date dans un programme de bourses pour des étudiantes : car dans cette province défavorisée du Kasai-Occidental, lorsque les ressources manquent dans une famille pour permettre aux enfants de poursuivre des études, ce sont le plus souvent les garçons qui sont choisis, au détriment des filles.

Dans le territoire de Nyiragongo (nord de Goma)

Au cours de l'été 2023, la branche locale de l'ECC Nord-Kivu a dû venir en aide aux déplacés fuyant les violences des rebelles du M23. [Le Défap a pu apporter son soutien, avec Solidarité protestante](#), pour des distributions de vivres et de produits d'hygiène dans le camp de Kanyaruchinya.

Aurélie au Burundi : « Nous sommes ici pour donner le meilleur de nous-mêmes »

Aurélie est conseillère pédagogique à l'école Karubabi Harvest School à Muramvya, au Burundi, une école chrétienne qui offre une éducation de qualité incluant les pygmées Batwa, une minorité ethnique marginalisée considérée comme les intouchables de la société burundaise. Dans cette lettre de nouvelles, elle revient sur la manière dont elle s'est intégrée dans cette école, a appris à comprendre le quotidien et les défis des élèves et des enseignants ; et sur la manière dont l'établissement, sous l'influence de son directeur, « accueille les plus vulnérables, ceux qui

ont des besoins particuliers, les minorités ethniques, les marginaux ».



Aurélie avant son départ en mission © Défap

[Téléchargez cette lettre de nouvelles en pdf](#)

« Nous parlons beaucoup », reconnaît Aurélie , en parlant de sa relation avec un dirigeant national clé au Burundi. « Il n'est pas rare qu'Innocent et moi passions trois heures dans son bureau à parler, parler et prier, sans nous rendre compte du nombre d'heures qui se sont écoulées ! »

Aurélie est soutenue par la Mission Mennonite de France. Elle est conseillère pédagogique à l'école Karubabi Harvest School à Muramvya, au Burundi, une école chrétienne qui offre une éducation de qualité qui inclut les pygmées Batwa, une minorité ethnique marginalisée considérée comme les intouchables de la société burundaise.

« Lorsque je suis arrivée au Burundi, raconte Aurélie, Innocent était le directeur adjoint de l'école. J'ai vécu avec Innocent, sa femme Claudine et ses trois sœurs. Nous nous sommes très bien connus ! En fait, trois semaines seulement avant que je vienne vivre avec eux, il y a eu une situation d'urgence dans la famille lorsque Claudine a accouché prématurément de leur premier enfant. La mère et la fille Mia ont dû être isolées dans une chambre pour protéger la santé fragile du bébé. Pendant trois mois, j'ai partagé leur vie », raconte Aurélie. « Ce fut une saison intense, riche en découvertes." Certaines de ces découvertes la ravirent. En grande partie grâce à l'implication d'Innocent, l'école avait acquis une réputation d'excellence éducative. Des parents non-Batwa ont commencé à demander l'inscription de leurs enfants, et des amitiés se sont nouées dans la communauté locale entre la majorité burundaise et les Batwa. Pour la première fois, les enfants des deux groupes jouaient ensemble, allaient à l'école ensemble et apprenaient ensemble l'amour de Jésus pour tous les enfants.

« Il n'y a pas de routes là où vivent les élèves batwa »

Même si cette vision correspondait aux valeurs d'Aurélie, il n'a pas été facile pour elle de s'adapter à son nouvel

environnement et à son nouveau rôle. « Quand Aurélie a commencé à enseigner avec nous », raconte Innocent, « j'ai pu voir combien elle avait besoin d'apprendre et d'accepter notre culture burundaise, nos codes sociaux et même notre système éducatif. J'étais très conscient des forces et des faiblesses de ma propre culture, et j'ai donc essayé de l'aider à comprendre ». « Innocent m'a aidée à prendre conscience de mes préjugés », reconnaît Aurélie. « Par exemple, je critiquais les professeurs, pensant qu'ils ne faisaient que le strict minimum dans leurs classes. Que Dieu me pardonne ma rapidité à juger ! Il y avait tant de choses que je ne voyais pas. »

Innocent a pris le temps d'aider Aurélie à voir les choses sous un angle plus large, en lui expliquant que les difficultés rencontrées par les enseignants dépassaient son imagination. Le Burundi est en proie aux inondations, à la famine, aux maladies et à une pauvreté endémique. Les enseignants font des efforts pour s'occuper de plus de 500 élèves, dont certains, comme les Batwa, doivent parcourir de longues distances à pied pour se rendre à l'école – avec ou sans chaussures, repas ou autres fournitures de base.

« Il n'y a pas de routes là où vivent les élèves batwa, et ici, à l'école, l'électricité peut être coupée à tout moment, le carburant peut ou non être disponible quand on en a besoin, il n'y a aucun moyen de savoir ce que chaque jour apportera », a déclaré Innocent. « Comment les enseignants peuvent-ils se préparer, alors qu'ils ne savent même pas si des élèves se présenteront ? »



Carte du Burundi © Ministère des Affaires étrangères

Le partenariat entre Aurélie et Innocent a été d'une valeur inestimable pendant ces mois difficiles de transition. « Au début, je voulais révolutionner tout le système scolaire », dit-elle en riant. « Maintenant, je demande simplement à Dieu de faire de moi une bénédiction pour les enseignants, afin

qu'ils n'aient pas à penser à abandonner le meilleur métier du monde ! »

Être une bénédiction s'est avéré plus difficile qu'elle ne le pensait. Un examen de ses propres valeurs a permis à Aurélie de réaliser à quel point elle était orientée vers la tâche. « On m'a dit que je devais gagner l'amitié et la confiance de l'enseignant avant qu'il n'écoute ce que j'avais à dire. Soyons honnêtes ! J'étais bien plus intéressée par l'accomplissement de tâches que par le fait de m'asseoir autour d'une table dans la salle des professeurs ». Lorsqu'elle a commencé à nouer des relations, les autres enseignants se sont d'abord montrés prudents. « On me surveillait tout le temps », avoue-t-elle. « C'est normal », ajoute Innocent. « Les enseignants commentaient tout : la façon dont elle s'habillait, dont elle parlait, avec qui elle interagissait, le temps qu'elle passait dans mon bureau, le temps qu'elle passait dans les salles de classe, la façon dont elle animait les sessions de formation... »

« Ils ont tout regardé ! Aurélie s'exclame : « Tous mes faits et gestes ! » Aussi déconcertant que cela puisse paraître, Aurélie a fini par accepter que sa vie soit exposée et s'est résolue à bien la vivre. « J'ai dû donner la priorité à la relation. J'ai dû arrêter d'expliquer ce que je pensais être le mieux, et le vivre à la place. J'ai arrêté d'essayer de trouver la solution à tous les problèmes ou la réponse à toutes les questions. J'ai dû accepter les choses que je ne comprenais pas. C'est un voyage permanent ! »

Au fur et à mesure qu'Aurélie gagnait en relation et en crédibilité auprès des autres enseignants, son influence s'est également accrue. Cependant, son rôle de conseillère pédagogique à l'école Karubabi Harvest n'était pas encore clairement défini. « Je n'étais pas certaine de ce que cela impliquait », dit-elle, « mais je me suis attachée à aider les enseignants à préparer leurs cours et à faire le point avec eux par la suite. J'ai vécu un moment incroyable lorsqu'un

enseignant m'a regardée et s'est exclamé : « Maintenant, je comprends pourquoi nous devons utiliser du matériel didactique ». C'était une bonne journée ! »

En juillet 2023, la direction de l'école a changé et Innocent a été promu au poste de directeur. « Mon plus proche collaborateur, le plus digne de confiance des hommes ! » s'exclame Aurélie. « J'étais tellement contente! Mais je savais aussi que je devais prier pour lui. Il allait être exposé et responsable d'un lieu de travail fragile. J'ai prié pour que Dieu le protège et l'équipe pour ce nouveau rôle ». « Nous occupons tous les deux des postes de leadership », explique Innocent. « Il est d'autant plus important pour nous de nous comprendre et de parler d'une seule voix. C'est pourquoi nous prions beaucoup, nous faisons des recherches, nous partageons des idées et nous élaborons des stratégies sur la façon dont nous pouvons voir les choses mises en œuvre. »

« Beaucoup sont privés de leur enfance à cause du travail des enfants »

« Innocent est le visionnaire et je suis la réaliste », ajoute Aurélie. « Mais je suis aussi celle qui ignore tout de la culture ! Nous apprenons les uns des autres. »

Une partie de ce qu'Aurélie apprend vient de l'histoire de la vie d'Innocent. Né en 1987 dans une famille d'agriculteurs de subsistance, lui et ses sept frères et sœurs plus jeunes étaient habitués à travailler dur, à être fréquemment battus, à avoir les pieds nus et à recevoir une éducation médiocre. Lorsqu'une chrétienne dévote d'une autre province a proposé d'accueillir Innocent pour qu'il puisse aller au lycée, sa vie s'en est trouvée transformée. « Elle m'a accueilli comme son propre fils », se souvient Innocent. « Enseignante, elle m'a montré la beauté et l'importance de l'éducation. J'ai poursuivi mes études à l'université, et mes études en psychologie et en éducation m'ont donné l'idée d'aider les enfants de mon pays. Beaucoup d'entre eux sont privés de leur

enfance à cause du travail des enfants. J'ai cru qu'une autre histoire pouvait être écrite! »

Après avoir enseigné pendant deux ans dans le système scolaire public, Innocent est venu travailler à l'école Karubabi Harvest. « J'y ai vu des possibilités de changement réel pour les enfants. Cette école accueille les plus vulnérables, ceux qui ont des besoins particuliers, les minorités ethniques, les marginaux. Cela n'est ni connu ni pratiqué au Burundi. »

« Innocent a acquis beaucoup de sagesse grâce à ses expériences passées », a déclaré Aurélie, « et nous avons tous deux des rêves et des projets pour l'avenir. Nous demandons à Dieu l'unité par la puissance de Jésus et des outils pour aider tous les enseignants et le personnel à marcher dans la même direction. Nous voulons que les écoles burundaises deviennent plus inclusives et qu'elles répondent aux besoins éducatifs et sociaux. Aucun de nous n'a d'expérience dans des domaines tels que l'éducation spécialisée, mais nous croyons que c'est là que Jésus nous invite à le suivre ! »

« Diella est morte du paludisme en deux semaines seulement »

Lorsqu'on leur demande ce qu'ils ont appris l'un de l'autre dans le cadre de ce partenariat, la réponse est immédiate.

« L'espoir ! » répond Aurélie. « Je suis souvent découragée par les circonstances, par l'attitude de certains enseignants. Le personnel de l'école n'a pas été uni, principalement en raison de la diversité des voix au sein de la direction. Et il y a d'autres facteurs de découragement », ajoute-t-elle. « Il n'y a pas longtemps, nous avons perdu une jeune étudiante. Diella est morte du paludisme en deux semaines seulement. Elle a manqué l'école pendant deux semaines et n'est jamais revenue. Innocent m'a appris à espérer. Il ne se concentre pas sur ce qui est triste et lourd ; il trouve toujours des raisons de louer Dieu, malgré mon désespoir. »

« J'ai appris à mieux connaître la prière », a déclaré

Innocent. « Nous sommes ici pour donner le meilleur de nous-mêmes, afin que nos élèves ne nous quittent pas en se sentant négligés, analphabètes ou désespérés. Pour donner le meilleur de nous-mêmes, nous avons besoin de Dieu, nous avons besoin de prier les uns pour les autres. Si j'ai besoin d'aide, Aurélie vient prier pour moi. Si elle a besoin d'aide, je vais prier pour elle. »

« Nous avons aussi besoin que les autres prient! » conclut Aurélie. « Priez pour la créativité et l'audace. Priez pour que nous enseignions différemment – non pas comme des rebelles résistant aux réglementations gouvernementales, mais comme des serviteurs de Jésus. Priez pour la grâce et la persévérance du personnel, pour que nous soyons plus nombreux à travailler ensemble de cette manière, en tant que frères et sœurs en Christ, en tant qu'amis. Que Dieu nous équipe pour que nous demeurions en lui et produisions du fruit en abondance! »

Anatole au Caire : « J'ai retrouvé une ville à laquelle je me suis beaucoup attaché »

Anatole est volontaire au sein d'un foyer de jeunes filles défavorisées, dont il accompagne la scolarité. Un milieu très attachant, même si la mission est exigeante... et qu'il y fait l'expérience de toutes les failles du système d'enseignement égyptien. Il évoque aussi sa redécouverte du Caire, ville où il a déjà effectué une mission et où il a laissé des amis.



Anatole en juillet 2023 au Défap, pour la session de formation des envoyés © Défap

[Téléchargez cette lettre de nouvelles en pdf](#)

Pour replacer dans le contexte, je suis parti l'année dernière avec l'association L'Œuvre d'Orient au Caire pendant un an, afin d'effectuer un volontariat de solidarité internationale (VSI). J'ai commencé par être professeur de français au sein du collège De La Salle, mais la mission ne me plaisait pas et j'ai donc changé de mission dans un foyer de jeunes filles. L'expérience m'a beaucoup plu et j'ai décidé de continuer une année de plus, mais cette fois ci avec le Défap et l'ACO !

Cela fait donc maintenant un an et demi que je vis au Caire, et je suis arrivé pour cette nouvelle année le 30 août 2023.

J'ai retrouvé une ville à laquelle je me suis beaucoup attaché et lieu d'innombrables souvenirs d'une année 2023 déjà exceptionnelle. Après un été de retrouvailles avec mes amis et ma famille, le retour au Caire n'a pas été facile. Heureusement, j'ai retrouvé des volontaires de ma première année toujours présents sur place à mon arrivée, qui ont beaucoup facilité mon retour. J'étais plutôt inquiet au début mais dès mon premier jour au foyer, je me suis rappelé pourquoi j'avais décidé de rester un an de plus et pourquoi cette année allait être encore une fois extraordinaire.

Le système scolaire égyptien, tel que le découvre un volontaire venu de France

La totalité de ma mission se déroule au sein d'un foyer de jeunes filles de 4 à 18 ans, en situation familiale ou sociale difficile.

Le foyer accueille environ 80 filles, réparties équitablement dans des tranches d'âge différentes. À leur arrivée au foyer, les filles sont placées à l'école française de Saint-Vincent-de-Paul, toujours tenue par des sœurs de cette même communauté. En fonction de leur niveau et au fil des années, certaines restent jusqu'au bac dans cette école, mais d'autres poursuivent leur apprentissage en école gouvernementale.

En effet, en Égypte deux systèmes différents coexistent : le système gouvernemental et les écoles en langues étrangères, en français pour nos filles (il y a également les écoles internationales mais extrêmement chères).

Les écoles gouvernementales sont d'un niveau plutôt faible, les horaires de cours sont minimes et les devoirs ou examens quasiment donnés à l'avance. Les écoles françaises ont un meilleur niveau et permettent aux filles de sortir avec la possibilité de continuer des études dans des universités publiques égyptiennes, comme en faculté de littérature, d'économie ou encore de sciences politiques. Les plus douées

parviennent même à effectuer des « doubles licences » avec des universités françaises, et même pour certaines à venir travailler en France, ou bien faire un échange en volontariat dans des communautés religieuses.

Le fonctionnement de ces écoles est assez particulier en Égypte. Les cours sont dispensés du lundi au jeudi, ainsi que le samedi, généralement de 8h à 14h, puis chacun rentre chez soi.

Cependant, il existe un accord tacite entre l'État et les professeurs, qui ne touchent pas plus de 3000 livres par mois (équivalent de moins de 100 €). En raison de leur faible salaire, les professeurs décident de ne donner qu'une partie des cours pendant les horaires de classe. Si l'élève souhaite avoir le reste des cours et pouvoir valider ses examens, il devra payer cher pour assister aux cours privés de l'après-midi, dispensés par ces mêmes professeurs dans leurs salles de classe respectives. En tant que Français, cette organisation nous paraît complètement anormale et frauduleuse, mais c'est bien ainsi que fonctionne le système éducatif en Égypte.

C'est pourquoi depuis maintenant des dizaines d'années, des volontaires français se succèdent au foyer, pour permettre aux filles d'avoir les connaissances et les explications nécessaires pour valider les examens tout au long de l'année.

Cette année, je suis accompagné par Brigitte, avec qui je partage mon quotidien au foyer, mais aussi en-dehors.

« Depuis l'année dernière, j'ai vu beaucoup de progrès... »

Brigitte s'occupe des classes de la petite section jusqu'au CM1 en français, écriture et lecture, et en maths ; et je m'occupe des filles de la sixième jusqu'à la terminale en français, maths, sciences et anglais. Chaque classe compte deux à six élèves, j'accompagne donc chaque semaine une vingtaine de filles. Il n'y a pas d'emploi du temps fixe,

lorsque j'arrive l'après-midi, je demande aux filles lesquelles ont un examen ou bien des devoirs, et c'est moi qui choisis (en fonction de la matière, du niveau des filles, etc.). J'essaie d'avoir une répartition horaire assez équitable sur une semaine, mais je préfère une répartition juste, à savoir d'aider plus longtemps les filles qui sont le plus en difficulté.

☒ *Carte de l'Égypte © ministère des Affaires étrangères*

Depuis l'année dernière, j'ai vu beaucoup de progrès chez certaines filles, pas seulement sur le niveau scolaire, mais aussi en maturité et en autonomie. Ce sont deux notions sur lesquelles j'essaie d'axer au maximum mon enseignement. Dans beaucoup de classes, certaines filles ont changé leur attitude et motivation au travail. C'est une satisfaction immense pour moi, cela veut dire que j'arrive à leur enseigner des notions, qu'elles s'y intéressent, ou au moins qu'elles comprennent que leur travail a un but.

Je suis satisfait des notes obtenues par mes élèves pour ce premier semestre mais des progrès restent à faire, cela prend du temps (et une énergie folle !).

Une des grandes difficultés auxquelles je fais face, est le flou laissé, de manière volontaire par les professeurs concernant les évaluations et leur contenu pour les élèves qui n'assistent pas aux cours privés. De plus, il arrive parfois que les filles reçoivent une quantité colossale de devoirs à 19h30 pour le lendemain, ou bien des informations cruciales pour l'examen qu'elles auront le lendemain.

« La tâche est plus difficile mais je m'y plais énormément »

Par rapport à l'année dernière, j'ai l'impression d'avoir beaucoup plus de travail et plus d'élèves. En effet, nous étions environ cinq volontaires à être chaque jour au foyer,

ce qui permettait à chacun d'avoir des classes précises, dans des matières spécifiques et d'avoir alors un meilleur suivi des filles et plus de temps pour enseigner et expliquer des notions parfois beaucoup trop compliquées pour leur âge (comme l'introduction à la physique nucléaire en classe de seconde, et le tout en français !)

Cette année, nous sommes seulement deux. La tâche est donc plus difficile mais je m'y plais énormément. J'ai même trouvé certains bons côtés : je peux donner des cours à des niveaux beaucoup plus variés, ce qui rend le travail d'enseignement plus intéressant et cela me permet également de connaître beaucoup plus de filles et de me sentir plus intégré au foyer.

Une nouvelle volontaire arrive au mois de janvier ce qui devrait nous laisser un peu respirer avec Brigitte !

Marysol, étudiante à Al Mowafaqa : «J'avais envie de sortir de ma zone de confort»

L'Institut œcuménique de Théologie Al Mowafaqa, installé à Rabat (Maroc), est soutenu depuis des années par le Défap, à la fois par un financement direct et par l'envoi de boursiers. On ne se contente pas d'y étudier le dialogue interculturel et interreligieux : on l'expérimente au quotidien. Témoignage de Marysol, étudiante à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, partie pour y suivre un cursus de plusieurs mois avec le soutien financier du

Défap.



Étudiants de l'Institut Al Mowafaqa : le groupe dont fait partie Marysol © Marysol pour Défap

Le Maroc est un pays-charnière entre l'Europe et l'Afrique. Une étape sur la route des migrants qui cherchent à passer en Espagne ; une monarchie où l'islam est religion d'État mais dont le souverain veut promouvoir une pratique modérée, s'efforçant de résister aux effets déstabilisateurs de l'islamisme radical... Un lieu au croisement de multiples influences. Il est particulièrement significatif que dans ce pays où le prosélytisme est interdit pour les non-musulmans, des lieux permettant la rencontre des religions aient vu le jour avec l'appui ou par la volonté de l'État, comme l'université d'Ifrane, créée en 1995 par Hassan II pour former les futures élites marocaines. L'Institut œcuménique de théologie Al Mowafaqa, pour sa part, a été créé en 2012 à

l'initiative des Églises catholique et protestante au Maroc. Les formations y sont assurées sous forme de sessions intensives avec des professeurs visiteurs venus d'Europe et d'Afrique auxquels s'ajoutent, pour le domaine de l'islam, des universitaires marocains. C'est à la fois un lieu d'enseignement, de réflexion et de brassage interculturel. L'Institut bénéficie d'une convention de coopération internationale avec la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg et avec la Faculté de Théologie et de Sciences Religieuses / Theologicum de l'Institut catholique de Paris. Il est soutenu par le Défap, à la fois par un financement direct et par l'envoi de boursiers.

Marysol, étudiante à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, est partie pour suivre un cursus d'un semestre au Maroc : le Certificat Al Mowafaqa pour le dialogue des cultures et des religions, avec le soutien du Défap. Elle témoigne.



Visite de la bibliothèque nationale © Marysol pour Défap
Pourriez-vous me dire ce qui vous a donné envie de suivre ce cursus au Maroc ?

Marysol : C'était un cursus en accord direct avec ma faculté, ce qui rend l'inscription plus simple. Beaucoup de nos professeurs à Strasbourg nous avaient fait part des bénéfices humains que ce semestre pouvait nous apporter. J'avais envie de sortir de ma zone de confort, de m'ouvrir à de nouvelles cultures, et de sortir d'une vision binaire européenne, pour entrer dans une vision qui se veut plus universelle.

Qu'avez-vous découvert sur Al Mowafaqa depuis que vous avez débuté cette formation ?

J'ai déjà découvert une multitude de manières d'enseigner. Étant donné que les profs viennent de lieux différents avec des enseignements très variés, nous passons d'une pédagogie à une autre. J'ai aussi découvert la diversité du continent africain. Une chose que j'avais sous-estimée, et que je trouve aujourd'hui particulièrement intrigante et magnifique !

Pourriez-vous me parler des autres étudiants que vous avez pu rencontrer ?

Dans le Certificat, je dirais que les étudiants sont à 40% protestants et 60% catholiques. Avec des pasteurs, des prêtres, des frères et sœurs. La tranche d'âge va de 30 à 70 ans... Je suis vraiment une enfant dans le groupe, à 19 ans ! Ils sont tous super-ouverts à la discussion, j'ai l'impression qu'il n'y a jamais de mauvaise question ou réponses entre nous. Nous nous soutenons beaucoup. Les étudiants en licence sont tous protestants : des pasteurs ou des jeunes qui souhaitent se former.

Comment sont vécues les relations entre cultures au sein de votre groupe d'étudiants ? Est-ce un sujet de discussions entre vous ?

C'est un sujet de discussions entre nous, oui ! On échange beaucoup, pour éviter le plus de tensions ou d'incompréhensions possible. Je sais que, parfois, je peux oublier de serrer la main pour dire bonjour, et juste sourire de loin, ce qui a été mal pris par certains étudiants. On en a discuté, on s'est rendu compte de nos différences, et on en a ri ! Sinon, on parle beaucoup des situations géopolitiques de nos pays, des vécus en tant que peuple colonisés pour eux, et moi, venue d'un pays qui a un jour colonisé... Nous essayons de voir comment cela impacte notre éducation. J'ai été désolée d'apprendre que la France avait toujours un poids sur

plusieurs pays africains grâce à l'argent.

Est-ce que votre regard sur les relations entre chrétiens et musulmans a évolué ?

Je dirais que oui. J'avais intériorisé cette peur de l'islam, une chose présente en France, appuyée par les informations télévisées. Les cours à Al Mowafaqa me permettent de comprendre d'où pourrait venir cette peur, et de voir une porte de sortie, qui est le dialogue. En plus de cela, vivre dans un pays musulman permet aussi de se sentir plus proche de l'autre, d'oublier son soi, et de se renouveler. Je vois aujourd'hui un lien très fort entre nos deux religions abrahamiques. Sans pour autant vouloir effacer nos différences.



Un élève de l'Institut Al Mowafaqa parlant des religions traditionnelles dans son pays d'origine, le Burkina Faso ©

Marysol pour Défap

Pensez-vous que ce que vous avez déjà découvert à Al Mowafaqa vous sera utile par la suite, une fois revenue en France, à la fois sur le plan personnel et sur le plan professionnel ?

Bien sûr ! Sur le plan personnel, cette faculté permet beaucoup de réflexions, d'ouverture d'esprit et d'espérance pour un futur meilleur. Sur le plan professionnel, je pense pouvoir aujourd'hui mieux échanger avec une personne drastiquement différente de moi. Les cours nous permettent vraiment de prendre ce recul nécessaire, et nous aident à forger nos propres valeurs aussi. Nous avons appris que pour pouvoir discuter avec quelqu'un, il faut déjà savoir qui nous sommes en détail.

Pour en savoir plus sur l'Institut Al Mowafaqa, retrouvez [la présentation faite par son Directeur, Jean Kouagna](#), pour les dix ans de l'Institut ; et retrouvez ci-dessous quelques images du colloque organisé à cette occasion :

Félicie au Liban : les drames et la solidarité

Félicie a été envoyée comme volontaire au Liban pour travailler au sein du programme des « couloirs humanitaires ». Depuis 2017, ce dispositif permet de faire venir en France des réfugiés particulièrement vulnérables, par des voies légales et en évitant les « routes de la mort » comme celles qui passent par la Méditerranée. Le Défap y participe à travers des envoyés, qui travaillent à Beyrouth pour la Fédération de l'Entraide Protestante (FEP). Depuis la fin de l'année, elle a été obligée de quitter le pays pour des raisons de sécurité, mais continue à travailler à distance. Un défi supplémentaire pour l'équipe des « couloirs humanitaires ».



Dans un camp de réfugiés au nord du Liban © Félicie pour Défap

[Téléchargez cette lettre de nouvelles en pdf](#)

Je suis Félicie, en contrat VSI au Liban pour le programme des Couloirs Humanitaires depuis Octobre 2021. L'année 2023 avait bien commencé pour notre projet de réinstallation de familles réfugiées au Liban vers la France par les voies d'accès légales et sûres encadrées par la Fédération de l'Entraide Protestante.

Puis j'étais de plus en plus heureuse à Beyrouth, m'y sentais de plus en plus chez moi.

Nous avons pu effectuer en 2023 quatre voyages de plusieurs familles d'origine syrienne ou de Palestiniens de Syrie vers des collectifs d'accueil en France. La situation en Syrie

malgré le peu de couverture médiatique est catastrophique au niveau sécuritaire et humanitaire, avec la poursuite de bombardements affectant des civils, des enrôlements de force au service militaire ainsi que des arrestations arbitraires. Et ce, sans oublier les drames familiaux liés au tremblement de terre du 7 février 2023. Les familles présentes au Liban craignent d'être déportées avec un durcissement des autorisations de séjour au Liban pour ces réfugiés pour la plupart reconnus seulement en tant que déplacés.

De très belles histoires humaines lors des rencontres des familles au Liban, de leur accompagnement vers la France, et de leur parcours d'insertion grâce à l'accueil par collectifs citoyens m'ont permise de ne pas baisser les bras et d'être forte à la survenue des événements d'octobre 2023 tout proche du Liban, qui ont remis en cause ma présence au Liban, ainsi que la stabilité du projet.

Je ferai part de belles histoires dans une lettre séparée.



Vue du camp de réfugiés palestiniens de Chatila, en place depuis 1948 © Soledad André pour Défap

J'ai dû quitter le Liban pour des raisons de sécurité en tant

que VSI, et continuer à travailler à distance. Tenter d'être rassurante notamment pour les familles au Sud Liban, dans un contexte volatile, triste, dangereux, n'est pas chose simple ; mais j'ai pour ma part la chance d'être en sécurité et extrêmement soutenue par le Défap et par mes collègues. L'ambassade de France ainsi que la plupart des partenaires sur place et moi-même, n'étions plus en capacité de faire avancer les dossiers des familles au moment où l'urgence était la plus extrême.

Ces événements ont resserré les liens d'équipe et les liens sur place au Liban, afin de trouver des solutions pour sauver le projet dans un tel contexte. Janvier 2024 semble bien débuter, nous travaillons beaucoup, et sommes pleins d'espoir.

Je trouve en ce moment très peu de mots pour exprimer tout ce que j'ai dans le cœur et dans l'âme donc je resterai sur une lettre de nouvelles courte. Si je laisse tout ce qui est personnel de côté, car cela reflète mon état d'esprit actuel, je n'arrive à penser qu'aux autres, à ceux qui souffrent.

Face à cet embrasement au Moyen-Orient, j'ose juste espérer que nous autres citoyens actifs pour leur prochain, puissions continuer à œuvrer, même de loin, pour ceux qui en ont besoin et je souhaite une nouvelle année un peu meilleure, faite d'amour et de soutien, à tous ceux qui me liront.

AG du Défap : Le message du Secrétaire général

Dans son discours prononcé à l'ouverture de l'Assemblée

générale 2024 du Défap, le Secrétaire général Basile Zouma a voulu exprimer « une reconnaissance, celle de vivre l'action du Défap comme un don de Dieu, un cadeau des Églises membres pour la société ».



Discours du secrétaire général du Défap © Défap

Introduction

À l'AG de l'année dernière, je terminais mon propos avec ces mots disant que : « Se réunir est un début ; rester ensemble est un progrès ; travailler ensemble est la réussite » tout en invitant à définir ensemble le contenu de ce travail à faire ensemble pour le compte de l'Évangile que l'Église sert, directement ou à travers des lieux comme le Défap, la Cevaa...

Cette année, notre AG est spéciale du fait qu'elle intègre un temps de **travail ensemble** dans l'après-midi, temps de consultation pour nous permettre d'entendre ici ce qui se dit

ailleurs. Il faut croire et espérer que nous nous sommes engagés sur la voie de la réussite, celle de parvenir à définir **ensemble** un mandat pour l'organisation en assumant les implications de celui-ci. L'équipe mise en place pour piloter ce temps d'échange, composée de François Fouchier et de Dominique Calla, nous en dira plus le moment venu.

Mais en attendant, je souhaite vous faire ici état des actions et des réflexions qui ont été les nôtres en cette année 2023. Le rapport d'activité que vous avez reçu et dont une courte présentation vous sera faite par l'équipe des SE, est un reflet de ces actions et réflexions, un regard sur ce qui s'est passé pour aider à envisager ce qui est à venir. Mais pour donner un meilleur visage à cet avenir, il nous faut accepter de ne pas faire de ce passé « un lieu de résidence mais un point de référence », un tremplin pour avancer au cœur des défis de chaque instant. Convictions et actions 2021-2025 est le cadre actuel de notre action en attendant donc d'en définir ensemble un nouveau une fois ce dernier arrivé à échéance.

Un cadeau des Églises membres

Ces convictions nous permettent d'affirmer une reconnaissance, celle de vivre l'action du Défap comme un don de Dieu, un cadeau des Églises membres pour la société au sein de laquelle elles ne peuvent faire l'économie d'une présence réelle et active. Depuis Karl Barth (1886-1968), l'interpellation demeure ; « ...Existe-t-il un service de Dieu qui puisse ne pas prendre aussitôt la forme d'un service au sein du monde et auprès des hommes ? [...] Que serait donc un Dieu auquel des êtres célestes ou terrestres pourraient se consacrer, ne serait-ce qu'un instant, dans une telle abstraction, c'est-à-dire sans être du même coup ses envoyés, ses diacres ? Serait-il encore le Dieu de l'alliance, le Dieu de Jésus-Christ ? » (Doctrines de la création, paragraphe 51).

Un cadeau géré dans un lieu par une équipe

- **Une équipe**

Une reconnaissance aux permanents du Défap dont une partie est mobilisée aujourd'hui pour l'accueil et l'intendance de cette AG. Pour mettre en œuvre un programme, il faut bien l'engagement d'une équipe de femmes et d'hommes (qui n'ont pas toujours compté leurs heures) et un lieu.

Cette équipe a vu des départs et des arrivées. Et je saisis l'occasion pour remercier Éline Ouvry qui après environ 3 années au Défap, a rejoint sa Normandie natale pour raisons familiales ; son compagnon cuisinier, ayant trouvé là-bas du travail. Nous avons eu la joie d'accueillir de nouveaux arrivants ; le pasteur Jean-Pierre Anzala en juillet 2023 comme chargé de l'Échange théologique et madame Raphaëla Tatchoua comme chargée de communication ; le rapport d'activité que vous avez entre les mains porte les couleurs de son art.



• **Un lieu**

La « Maison Défap » au 102 boulevard Arago constitue un espace essentiel pour notre dispositif et est identifiée comme telle par la plupart de nos partenaires. Que ce soit par l'accueil quotidien de responsables d'Églises de tous horizons, par la location de salles à des Églises d'ici et de là-bas, par l'ouverture de la bibliothèque, par l'accueil de groupes comme les vicaires de l'Uepal, les Masters Église et société de l'EPUDF, par la formation de nos envoyés ou par des événements comme l'Assemblée Générale de la CEPF (ex. Ceeefe), par les rencontres avec des partenaires, tout cela participe aux tissages de liens entre Églises d'ici et d'ailleurs et permet à notre réseau de s'élargir et d'enrichir la fraternité ecclésiale transfrontalière.

L'éthique d'une action

Ce titre m'est venu à l'esprit comme une réaction devant un fréquent procès en paternalisme, en néocolonialisme et en infantilisation du partenaire et de l'autre. Il y a du fait de l'histoire, des lieux où les liens sont privilégiés et les proximités plus grandes qu'ailleurs, cela est un gain et permet de revisiter sans cesse les modalités de nos relations.

L'action actuelle du Défap déclinée dans son programme de travail met en avant une attention particulière sur le défi interculturel, l'égalité de genre et le respect de l'environnement ainsi qu'un soutien au lien de fraternité inter-ecclésiale transfrontalière. Trois piliers portent cette action ; la rencontre, la relation et la réflexion.

L'éthique de notre action, c'est d'être présents auprès de partenaires qui se prennent déjà eux-mêmes en charge tout en se posant la saine question de savoir avec qui le continuer quand nous avons nous-mêmes pris conscience de nos limites. Et ces limites ne sont pas que celles des autres mais aussi les nôtres, Églises d'ici, pour avoir l'humilité de se poser la

question de savoir ce que cet autre peut m'apporter et m'apporte déjà ; des vocations nouvelles (les pasteurs là-bas, ici), des communautés riches d'une réelle et riche diversité, un enrichissement par des nouvelles formes d'expression de la foi... Il s'agit donc de se rencontrer pour faire Église ensemble par-delà les frontières dans une égalité évangélique et fraternelle.

Une riche collaboration

Cette présence au monde ne se fait pas seuls mais à travers une riche collaboration dans un réseau associatif extrêmement diversifié et avec les instances gouvernementales qui lui renouvellent leur confiance dans les agréments accordés. La collaboration particulière avec la Cevaa est à noter, et je tiens ici à remercier sa Secrétaire générale pour le maintien d'une dynamique positive entre nos deux institutions. Avec DM nous travaillons dans une mutualisation de nos actions en vue d'une présence plus efficace auprès de nos partenaires...

Perspectives 2024

Ce que nous faisons et devons continuer à faire

Sur les questions d'interculturalité, le Défap devra continuer à accompagner le difficile dialogue au sein d'Églises de plus en plus multiculturelles et entre Églises de plus en plus diverses. Comme le rappellent ses convictions suivantes : « Nous croyons que la diversité des cultures est une richesse de la création de Dieu. »

Son cœur de métier étant de mettre en relation, le Défap devra continuer à favoriser les échanges de personnes et le volontariat avec un accent sur la réciprocité, les rencontres entre Églises et entre cultures dans la perspective du développement des rendez-vous avec des témoins : envoyés de retour de mission, congés-recherches en France, enseignants en mobilité croisée...

Il continuera à favoriser la mobilité croisée des étudiants en

théologie entre facultés, en offrant des bourses d'étude dans des instituts tels Al Mowafaqa (l'expérience d'une immersion œcuménique et interculturelle), mais aussi en accompagnant la volonté des institutions de formation, annoncée lors du colloque Cevaa sur la théologie interculturelle en septembre 2023, de créer un passeport théologique en vue d'une reconnaissance mutuelle de certains crédits. Le soutien à la formation des femmes, jeunes et moins jeunes, et l'accompagnement de leur intégration restera dans ses priorités.

Les Églises se sont saisies de la question environnementale, aux côtés de nombreux mouvements citoyens. Le Défap s'inscrit dans ce mouvement en lien avec des partenaires ecclésiaux engagés dans cette cause ainsi qu'en accompagnant l'Action Commune de la Cevaa dont le thème, choisi lors de son Assemblée Générale 2023, est : « Habiter autrement la création ».

Avant d'être une question financière, le Défap est une capacité des Églises membres à **faire ensemble**, vivre une fraternité inter-ecclésiale active. Les doutes et la tendance à la démobilitation des membres rendent de plus en plus difficile la réalisation des ambitions que j'ose croire aussi évangéliques. Il devient indispensable de penser une diversification ecclésiale et matérielle à travers deux pistes :

1. L'élargissement dans l'ouverture de l'association à d'autres :

En octobre 2011, le Conseil avait déjà instruit trois demandes venant de la Mission populaire évangélique, de la CEAF ainsi que de la FPMA. Aucune des sessions suivantes du Conseil n'est encore parvenue à une position générale ni à une conclusion définitive sur certaines de ces sollicitations, et il nous semble opportun de reprendre cette question, qui reste d'actualité en ce qui concerne la CEAF, dont nous avons ici la Présidente qui faisait déjà partie des représentants en 2011.

2. La recherche de financements devant la baisse régulière des recettes :

Il importe de définir et de mettre en œuvre une stratégie de recherche de fonds, pour compléter les contributions des Églises au budget. Il nous faudra aussi explorer la piste du bénévolat de compétence pour maintenir un niveau d'engagement conséquent.

Ce que nous devons changer dans la transformation du projet associatif

La question de l'évolution du projet associatif devra se poser à la lumière des objectifs missionnaires concertés que se donnent les Églises membres pour agir en faveur d'une Église qui se confesse universelle et se veut solidaire d'ici jusqu'au bout du monde (Actes 1, 8). Elles ne pourront pas faire l'économie d'un engagement qui permet d'apporter des réponses aux grandes questions du monde ; égalité de genre, environnement, guerre... Quelle incarnation de l'Évangile ?

Quelles adaptations et évolutions institutionnelles ?

La réponse à cette question ne peut faire l'économie d'une définition des objectifs, des buts fixés. Quelle structure répondra mieux à ce que nous voulons faire ? Il est donc indispensable de savoir ce que l'on veut faire.

Conclusion

Pour avancer maintenant vers un nouveau programme d'action, il importe de continuer à réfléchir à tout cela en lien étroit avec les Églises membres sans oublier les Églises et organismes partenaires dont, bien entendu, la Cevaa.

*Basile Zouma
Secrétaire général du Défap
23 mars 2024*